

## Gilbert Trolliet, le parfait tourmenté

« *Quel est le rêve de votre vie ? – Me réveiller* »  
Paul Valéry

« *Arrache ta vanité / Je te dis arrache-la* »  
Ezra Pound<sup>1</sup>

Pour Virgile

### *Quai des Bergues*

*Le Fleuve et l'être* est un des grands livres de poésie du XX<sup>e</sup> siècle en langue française. Encore cette anthologie, composée par l'auteur avec la complicité d'Alain Bosquet, jadis, porte-t-elle le même titre que celui d'un autre choix différent de Gilbert Trolliet lui-même, paru à la Baconnière, à Neuchâtel, en 1968, et tout aussi admirable : à ce titre héraclitéen, et qui peut s'étendre encore à une trentaine de livres, c'est bien d'une œuvre qu'il s'agit, et qui s'offre d'abord à celle ou celui qui se prépare à découvrir un poète méconnu et de première grandeur, situé entre Valéry, Char, Guillevic et à leur taille — sinon même quelque chose par quoi la « poésie » se dépasse elle-même, en cela même qui nous échappe...

...Midi Quai des Bergues à Genève, un jour de juin 1969. Il y avait un grand embouteillage à l'angle du pont du Mont-Blanc, comme tous les jours. À cet endroit même Godard avait tourné son premier court-métrage, quelques années auparavant, *Une femme coquette* — à ce carrefour et le long du Rhône, sur l'île Rousseau utilisée en petite scène de théâtre...

Immobile au volant de sa Dauphine blanche, Gilbert Trolliet était arrêté là. Il posait, de profil, cigarette au bec, comme dans le dessin de Chambon (en tête de cet ouvrage qu'il n'eût jamais osé espérer) ; il venait sans doute de quitter son bureau de *l'Union européenne de Radiodiffusion*, situé un peu plus loin au 29 de ce quai de style Nouvel Empire, au sixième étage, sous les toits... Lui faire signe ? Il ne regardait pas de mon côté. Tapoter à la vitre ? Se faufiler entre les rangées de voitures...

Et le temps qu'il tourne la manivelle de sa vitre, il faudra repartir... Et puis, que lui dire furtivement — sinon lui annoncer, dans cinquante ans, ce livre qu'il ne vit jamais ? « *Je connais peu de poètes, à l'échelle européenne, écrit Alain Bosquet dans Combat<sup>2</sup>, qui me paraissent aussi sensibles, aussi savants, aussi prodigues d'émotions, bref aussi durables, aujourd'hui, que Gilbert Trolliet, qui est hors du temps : pourquoi un grand éditeur français ne s'est-il pas encore présenté pour publier à tout le moins une anthologie des poèmes de Gilbert Trolliet ?* »

D'ailleurs, il redémarre, il s'en va, je ne le reverrai plus en Suisse... Cette image fixe, celle qui demeure, s'intègre en mon souvenir au film de Godard : « *Notre époque est à la recherche d'une question perdue, comme fatiguée par toutes les bonnes réponses* ».

Et lui, Gilbert, avait écrit ceci, que l'on croirait de Hölderlin :

*L'ample univers est tremblant sur la tige  
D'une pensée...  
Un souvenir enivre la nature  
Avec le vin de l'amour éternel*

---

<sup>1</sup> Ces citations ouvrent le recueil *Laconiques* (1966). Merci à Jean-Christophe Contini, à qui ces notes doivent tant, et à qui ce livre doit tout.

<sup>2</sup> Alain Bosquet, *Combat*, 29 août 1973.

## *Le grand Jeune*

Cet homme que j'ai connu âgé de soixante ans fut toujours un jeune premier, qui ne s'est jamais départi de son aspect « toujours juvénile »<sup>3</sup> ; en 1935, la presse genevoise s'étonnait qu'un prix de poésie, qui couronnait *Nouveau monde*, pût revenir à « un si jeune récipiendaire » ; pourtant, il n'était pas venu acclamer le monde, ce jeune poète de 24 ans qui commença une œuvre avec un titre comme *Petite apocalypse*, un recueil qui établit un lien matériel, un chaînon avec les Symbolistes (petit livre publié par Albert Messein, le successeur de Léon Vanier, l'éditeur de Verlaine) et qui porte la date de 1929, en lien avec l'avant-garde de son temps<sup>4</sup> ! Les grandes dates de la vie littéraire ne sont pas celles de la politique, qu'elles précèdent généralement d'un an ou deux ; il y a trois grandes dates pour la littérature au XX<sup>e</sup> siècle : 1913, 1929, 1966 :

qu'écrivait-il en 1929 ? est une bonne question : publier *Petite apocalypse* en 1929, c'était prendre part au *Grand jeu* de Daumal et Gilbert-Lecomte de cette fameuse année-là, parfaitement à l'unisson ; c'était rejeter avec ses jeunes dissidents les plus lucides le Surréalisme qui, après avoir proclamé le développement infini de l'automatisme, était déjà tombé dans cette insupportable « période raisonnante » que Breton datait de 1925 ;

sans doute Gilbert Trolliet, totalement dépourvu d'agressivité, n'aurait-il pas pu lâcher comme Roger-Gilbert Lecomte ce mot qui fit blémir André Breton : « *l'ancêtre !* », mais il tenait pour « décisive » sa rencontre avec René Daumal ; et c'est bien du côté non-dogmatique et spiritualiste du *Grand Jeu* qu'il développa sa *Raison d'être*<sup>5</sup>, la revue qu'il dirigea de 1928 à 1930, avec ses compatriotes le sympathique Bataillard, le poète excessivement catholique Henri Ferrare, et son ami Louis Salou, en un mouvement qui procédait d'une jeunesse aussi idéaliste que radicale...

...À l'Institut Florimont, on recevait notre courrier dans nos assiettes. Le préfet Baechler, dans le vaste réfectoire vide, déposait les lettres destinées aux pensionnaires, sans se tromper jamais d'assiette, avant que ne déferle le flux bruyant des affamés. J'attendais des enveloppes roses parfumées postées d'Allemagne, mais un beau jour de 1967, ce fut un livre dans mon assiette : Gilbert Trolliet, *Prends garde au jour*, paru en 1962 aux éditions de Présence, à Genève, avec une couverture de Hans Erni, poèmes comprimés, dépouillés, pas un adjectif, la « poésie » saisie au vif de la langue — quelqu'un qui parlait de la poésie comme « *réponse de l'abîme* » !

Gilbert Trolliet saluait par cet envoi au hasard (parfois c'est un naufragé qui reçoit une bouteille jetée à la mer) un article paru dans *La Tribune de Genève* : « *Un jeune de Genève répond à Pierre-Henri Simon* ». Jour de gloire en pension : le quotidien genevois reproduisit ma réponse au chroniqueur du *Monde*, ronéotée dans le journal d'étudiants que j'animais, *le bateau ivre* : Gilbert se portait du côté de la jeunesse, quelques mois avant « les événements » de mai 68, alors que tremblait l'ancien monde de l'Académicien fraîchement élu, qui fustigeait dans son pamphlet, *Pour un garçon de vingt ans* (Seuil), « la jeunesse qui scie la branche sur laquelle elle a le privilège d'être assise ». Pour cet article reproduit dans le grand quotidien local, je reçus cinq francs suisses, mon premier salaire : une fortune ! Et plus fortuné encore — l'amitié du grand poète suisse contemporain.

<sup>3</sup> *Le Dauphiné libéré*, 5 février 1963.

<sup>4</sup> Gilbert Trolliet a publié des poèmes et des textes dans plusieurs revues d'avant-garde entre 1929 et 1931, notamment dans *Zarathoustra. Revue de l'activité de l'esprit*, no. 3, Paris, mars-avril 1929 & no. 6, Novembre 1929 ; les *Cahiers de l'Étoile*, no. 16, Paris, juillet-août 1930 ; *Chantiery*, no. 9, Toulouse, juillet 1930 ; *Carnet*, no. 1, Paris, José Corti, janvier 1931..., aux côtés notamment de Joë Bousquet, Carlo Suarès et René Daumal.

<sup>5</sup> Gilbert Trolliet publie dans *Zarathoustra, Revue de l'Activité de l'Esprit*, n°6, novembre 1929, la revue de René Daumal, qu'il envisagea de fusionner avec *Raison d'être*.

## *La tête ailleurs*

Avec ce nom d'origine fribourgeoise, que les Parisiens distraits et blasés confondaient avec celui d'Elsa Triolet, Gilbert Trolliet promenait une allure impartiale (le chapeau melon qu'il porta jadis à Birmingham devait lui convenir) ; il avait cette « noblesse sans nom » qui désignait Mallarmé. Je le retrouve parfaitement dans ce portrait moral que traçait un auteur au nom vaudois, J.-F. Monnard, dans *Terre romande terre de poésie*, en 1967 : « Gilbert Trolliet était un homme d'action, toujours dans la maîtrise de soi, avec cette âpreté dans la rigueur et cette totale absence de vanité littéraire, refusant toutes les compromissions, tous les calculs, rejetant les solutions faciles, et s'acharnant à retrouver, dans son art et dans sa vie, une authenticité qui est la marque du seul talent » ;

introverti au dernier degré, ce qui nuisait aux relations superficielles — les plus nombreuses —, Gilbert laissait entrevoir quelque fêlure profonde, affleurant en son œuvre et dont cette distinction altière n'était que la protection : il présentait bien, très strict, de prime abord, mais bientôt un voile de lointain dans le regard, le jeu d'une main à laquelle échappe l'objet, le pli gourmand et désenchanté de la lèvre, révélaient un poète à la parole inattendue, dans une voix qu'il laissait le plus souvent s'éteindre, comme son regard se détourner ; j'aimais sa compagnie, dans ce sentiment partagé d'être ensemble ailleurs. Montaigne<sup>6</sup> : « Nous ne vivons jamais chez nous, nous sommes toujours au-delà. »

## *Une harmonie franco-suisse*

Gilbert Trolliet participe de ces deux catégories : il compte parmi les grands poètes de langue française que l'on doit à la Suisse romande, aux côtés de Maurice Chappaz, Charles-Albert Cingria, Vahé Godel, Georges Haldas, Philippe Jaccottet, Gustave Roud..., autant qu'il se tient dans l'ombre où demeurent encore tant d'Helvètes méconnus (...Édith Boissonnas, Edmond Gilliard, Jean Hercourt, Anne Perrier, Pierre-Alain Tache, Pericle Patocchi...) et de *Poètes à l'écart*<sup>7</sup> :

Suisse assurément et pleinement ; originaire de Chiètres dans le canton de Fribourg, au long de la Broye, la *brouye* en prononciation locale, une rivière des Préalpes (comme Philippe Jaccottet, qui reste fidèle à son pays depuis Grignan), Gilbert Trolliet se disait Vaudois dans l'âme —

*Je suis Vaudois comme on est prince  
(Toutes particules en moins)  
Je ne fleure pas la province  
J'ai vu l'aube, j'ai fait les foins !*

Mais aussitôt après des études classiques au collège de Genève, puis à Neuchâtel, c'est à la gare de Lyon qu'il débarquait en 1928, en même temps que Ramuz « petit Vaudois, son rouleau de papier sous le bras » (écrit ce dernier dans son

---

<sup>6</sup> Montaigne, *Essais*, I,7.

<sup>7</sup> Voir *Images de la Suisse, Œuvres et études*, Les Cahiers du Sud, Marseille, 1943 ; Carole Giedion-Weckler, *Anthologie des Absentigen, Poètes à l'écart*, Zürich, Arche, 1965 ; « Survol de la poésie romande d'aujourd'hui », in *Le Journal des poètes*, no 1, Bruxelles, janvier 1956 ; *La nouvelle poésie française de Suisse, Poésie 1*, n°32, juillet-août 1973 ; *La poésie française contemporain de suisse, Poésie 1*, n°38, juillet-août 1974...

Paris), et l'un comme l'autre partageront ce sentiment « d'un enrichissement qui redonnait confiance en soi-même »<sup>8</sup> ;

un beau jour, rue Nollet, tandis que, timidement, Gilbert le mélancolique sonnait chez Max Jacob, celui-ci ouvrant brusquement sa porte lui lança joyeusement : « *Entrez, cher poète, asseyez-vous sur le lit, dites merde, et mettez les pieds sur la table* » : c'est dans ces termes qu'il m'a raconté cet instant-choc<sup>9</sup> qu'il rapporte encore, édulcoré ou légèrement érodé, dans sa magnifique *Autoscopie* (en fin de ce volume), stupeur d'un jeune fraîchement arrivé de la cité calviniste et qui *n'en revenait pas* :

telle fut l'atmosphère de son séjour en tribu des poètes, avec retours nocturnes en compagnie d'Arthur Adamov après le dernier métropolitain, amitié soutenue avec Pierre-Jean Jouve, rencontres innombrables avec Daumal, Follain, Milosz (qui « ravalait un cri de gloire »), plus tard avec Éluard (pour lui Grindel, de son nom suisse) et tant d'autres dont les furtifs tableaux de son *Calepin* et de *Visites* restituent la *présence* : « sans la France, j'eusse étouffé », confiait-il<sup>10</sup>...

Après une dizaine d'années à Paris où son œuvre avait pris sa source (son premier recueil de poèmes, *Cadran* parut en 1927 à l'enseigne de « La Pensée latine »), où il s'était acquis une certaine reconnaissance (le prix Apollinaire, en 1957, pour *La Colline* en sera l'écho) et alors qu'il multipliait dans le champ littéraire français une œuvre prometteuse<sup>11</sup>, c'est en « écrivain français » qu'il se concevait depuis lors, quand il fut contraint par la guerre de regagner Genève, la Cité des Nations, sa ville d'adoption, et son double tropisme — car

*Tout l'abîme du souvenir  
Est dans ce Rhône qui chemine  
O vigilance, fleuve en nous  
Comme au plus intime de nous-même.*

Or la particularité de Gilbert Trolliet tient en ceci, unique dans ce cas en Suisse : d'avoir été, en qualité de poète, un puissant acteur de la vie intellectuelle romande. Fondateur à nouveau d'une revue, *Présence*, une des premières de ce genre dans son pays<sup>12</sup>, Trolliet n'a reculé devant aucun sacrifice pour la faire vivre. Il faut prendre la

---

<sup>8</sup> C.-F. Ramuz, *Paris*, Gallimard, 1939, p.63.

<sup>9</sup> Et tels que les rapporte Geneviève Armleder dans son entretien avec Gilbert Trolliet, *Samedi littéraire* du *Journal de Genève*, 17 octobre 1972.

<sup>10</sup> Souvenirs confirmés par cette déclaration au *journal de Genève*, n°205, novembre 1972.

<sup>11</sup> Ses poèmes figurent ainsi au sommaire de *Planète* en 1955, à plusieurs reprises entre 1955 et 1974 dans *Caractères*, revue internationale de poésie (no. 2, 1967, no. 10, 1969 ; no. 11-12, 1970 ; no. 15, 1971 ; no. 18-19, 1974), deux revues dirigées par Alain Bosquet et Bruno Durocher aux éditions du même nom, *Caractères*, où paraîtra le dernier recueil de Trolliet en 1978 et, en 1986, un choix de poème préfacé par Jean Rousselot. Trolliet publie également dans de nombreuses revues françaises : *Europe* (1938, 1947, 1950, 1961), *La Nef* (1946), le *Mercur de France* (1951, 1954), *La Tour de feu* (1965), *Bételgeuse* (entre 1966 et 1973), *Le Temps parallèle* (1974), revue dont il devient le correspondant en Suisse aux côtés de Raymond Tschumi ; ainsi que dans plusieurs anthologies, notamment *Poètes d'aujourd'hui*, éditée par Jean Paulhan et Dominique Aury à La Guilde du livre de Lausanne en 1947, dans les *Poèmes de l'année* (Seghers, 1956 et 1970) et dans *Les Nouveaux Poètes français* anthologie de Jean Rousselot chez Seghers en 1959. Trolliet depuis Genève continue de collaborer à diverses revues françaises, en particulier aux *Cahiers du Sud* entre 1930 et 1942, et reste en contact avec les écrivains français réfugiés en Suisse romande : *Poèmes français écrits en Suisse au temps de l'Exil*, Porrentruy, Éditions des Portes de France, 1945.

<sup>12</sup> Dans la filiation contemporaine d'*Esprit* et de *Critique*, en France, et en Suisse des *Cahiers vaudois* d'Edmond Gilliard, Charles Ferdinand Ramuz et Paul Budry ; voir Francillon Roger (dir.), *Histoire de la littérature en Suisse romande*, Genève, Éditions Zoé, 2015, p. 525-528. Sans doute aussi doit-on ajouter l'influence de la *Revue de Genève* dirigée par Robert de Traz (voir Meylan Jean-Pierre, *La « Revue de Genève », miroir des lettres européennes : 1920-1930*, Genève, Librairie Droz, 1969), et celles encore de la *Bibliothèque universelle* et de *La Semaine littéraire*, les deux grandes revues historiques de

mesure des forces vives du champ littéraire et poétique que réunissait *Présence*<sup>13</sup>, pour apprécier le rayonnement international qu'il offrait à la Suisse romande :

un espace de publication chez eux aux poètes et intellectuels suisses, et tout autant un laboratoire antifasciste et indemne du marxisme ambiant, où mêler psychanalyse et littérature, philosophie et poésie, dans la tradition de « La Voie latine », européenne, laïque et personaliste, mais surtout dans le projet qui dépasse la Confédération de « tout repenser à l'échelle de la planète »<sup>14</sup>.

Puis, rapidement, la qualité des collaborateurs étant supérieure à la quantité indispensable des abonnés ou lecteurs, *Présence* dut cesser ses activités et il ne se trouva personne autour de Trolliet pour l'aider, dans ce pays d'abondance. Dans les années 1950, Gilbert défia une nouvelle fois le sort en créant la *Revue de Suisse*, qui disparut à son tour l'année suivante, et il vécut toute sa vie dans l'espoir obstiné de les faire renaître.

Ainsi, l'œuvre de Gilbert Trolliet, qui a paru principalement dans toute la Suisse francophone<sup>15</sup>, et son activité éditoriale furent-ils l'objet d'une réception critique très abondante<sup>16</sup>, et tout le monde intellectuel et littéraire helvétique tenait alors en considération la figure de Gilbert Trolliet...

Chaque mardi dans la vieille ville de Genève, rues-Basses Fusterie, l'éditeur Paul-Fabien Perret-Gentil réunissait dans l'obscur sous-sol d'un café, au bas d'un étroit escalier en colimaçon, les poètes qu'il publiait dans ses *Feuillets de poésie* — Jean Dawint, Michel Deville, Jeanine Fuchs, Gérald L'Eplattenier, Daniel Odier, Luce Péclard...; viendra-t-il ? Nous attendions comme le Messie Gilbert Trolliet qui publiait chez Perret-Gentil un somptueux recueil *Avec la rose* ; il ne vint jamais aux « mardis de Perret-Gentil », mais on ne manquait pas d'y voir un nommé Gilbert Jolliet...

C'est ainsi que son œuvre se présentait en porte à faux : Gilbert Trolliet fut oublié en France<sup>17</sup> ; il s'était acquis dans son pays une forte notoriété, mais pas la reconnaissance (qui passait par Paris) ; il était connu mais pas reconnu ; puis son œuvre plutôt mal éditée et faiblement diffusée ne le fut plus du tout.

### *Question de langue*

Comme beaucoup de Suisses romands francophiles à cette époque, Gilbert Trolliet a éprouvé l'effondrement de la France en 1940 comme une catastrophe personnelle, jetant fébrilement dans le train de Genève à Lausanne son *Ode à la France*

---

Suisse romande actives depuis le XIX<sup>e</sup> siècle et qui précisément s'essouffent dans les années 1920 (voir Bridel Yves & Francillon Roger (dir.), *La « Bibliothèque universelle » (1815-1924)*, Lausanne, Éditions Payot, 1998.

<sup>13</sup> La liste des contributeurs à *Présence* et à la *Revue de Suisse* indiquée dans le dernier numéro de 1977 en témoigne. Quelques noms parmi les nombreux auteurs cités : Albert Béguin, Corinna Bille, Alain Bosquet, René-Guy Cadou, Jean Cassou, Aimé Césaire, André Chamson, René Daumal, Georges Duhamel, T.S. Eliot, Jean Follain, Jean Guéhenno, Panait Istrati, Edmond Jaloux, Patrice de la Tour du Pin, Curzio Malaparte, Thomas Mann, Pierre-Louis Matthey, Francis de Miomandre, Eugenio Montale, Charles-Ferdinand Ramuz, Marcel Raymond, Jules Romains, Gustave Roud, Denis de Rougemont, Léopold Sédar Senghor, Bernard Shaw, Pierre-Henri Simon, Jules Supervielle, Albert Thibaudet, Giuseppe Ungaretti, Paul Valéry, Jean Wahl, etc.

<sup>14</sup> Gilbert Trolliet à Geneviève Armleder, *Samedi littéraire* du *Journal de Genève*, novembre 1972

<sup>15</sup> À Bienne (éditions du Panorama), à Genève (Pierre Cailler, Perret-Gentil, Présence, Puyraimond), à Lausanne (Abbaye du livre, Trois collines, Les lettres de Lausanne, Parisod, Éditions du Revenandray), à Neuchâtel (La Baconnière, Messeiller), ainsi qu'à Porrentruy (Aux Portes de France).

<sup>16</sup> Accessible sur le site Gilbert Trolliet de la Fondation de France.

<sup>17</sup> Guillevic le nomma un jour devant moi, sans commentaire : il savait que je connaissais ce rival de *Laconiques*.

en marge d'un journal, aussi pathétiquement belle que celle de George Meredith en 1916<sup>18</sup> —

*Demain si tout devait, contre toute espérance  
Si nous étions demain sans souffle, sans la France  
Et pleins d'une amertume indicible... Insensé !<sup>19</sup>*

Certes une longue histoire commune relie les deux pays, de François I<sup>er</sup> à Napoléon, le calvinisme pensé en langue française, plus encore à Genève chef-lieu de canton du département du Léman pendant quinze ans, toujours inspirée par le code Napoléon et les trois articles de l'Acte de Médiation de 1803... — lointaine époque où Chateaubriand fut nommé ministre plénipotentiaire de l'éphémère République indépendante du Valais... ; mais ce qui est frappant :

pour celui qui participait exactement et harmonieusement de l'un et de l'autre, il n'y avait pas « deux pays » mais une civilisation : Gilbert Trolliet est *un auteur de langue française* au sens épuré du terme, culturel, sans aucune occurrence d'un thème politique (et très rarement local), aucun pittoresque... :

— dans un article publié par *La Gazette de Lausanne*<sup>20</sup>, commentant « l'air de la Broye » évoqué par Gilbert Trolliet, j'avais cru pouvoir ironiquement citer le docteur Lacan, qui prétendait que « l'accent vaudois est inimitable » (*Écrits*, Seuil, 1966, p.158), ce qui est évidemment faux ; Gilbert m'en voulut et bouda (il boudait) ; j'en suis encore honteux et présente mes excuses à sa renommée. — Prononcer correctement ce mot : *renommée*, sachant que les suffixes féminin en *ée* avec une valeur de quantité (*golée*, *pellée*, *éreinée*) sont parfois marqués, en pays romand, par l'allongement de la dernière voyelle et l'ajout d'une légère mouillure, le *yod* ; jamais nul *yod* chez Gilbert !

...aucune marque d'appartenance, sans autre lieu que la langue elle-même. Un poète du XIII<sup>e</sup> siècle portant le casque et l'épée, Huon de Méry, disait à propos de Chrétien de Troyes : « *Il répandait le beau français à pleine main.* » C'est-ce que l'on peut dire de Gilbert Trolliet ;

entendre la perfection de sa langue était un plaisir extraordinaire ; son épouse Nicole se disait « enchantée par le pur bonheur de l'entendre s'exprimer sans affectation aucune dans le français châtié qu'il possédait », de même qu'il « écrivait la plus pure langue classique, observait L.-G. Gros<sup>21</sup>, et usait avec souplesse de la plus rigoureuse prosodie » ;

or à vrai dire la langue française ne se prend pas « à pleine main », elle n'est pas une matière mais un nuage, et se reconnaît à cette petite *musique de chambre* que percevait Nietzsche, par une musicalité spécifiquement *francophone* (équilibre des consonnes et des voyelles qui condamne tout hiatus, bande passante médiane qui rejette les basses et les aigus, mélodie fondamentale des diphtongues, avec amuïssements du e muet...), c'est cela que maîtrisait le pianiste Gilbert Trolliet, dont les poèmes ont été maintes fois mis en musique<sup>22</sup>, et par où il rejoint Verlaine et Debussy —

*C'est à peine si l'on entend  
Le murmure de la marée  
Comme une âme depuis longtemps*

<sup>18</sup> George Meredith, *Ode à la France*, Gallimard, 1916.

<sup>19</sup> « Ode à la France », dans *Deux Odes*, éditions des Trois collines, 1940.

<sup>20</sup> Alain Borer, « Les mots tendent au-dedans », *La Gazette de Lausanne, Supplément littéraire*, 17-18 novembre 1973.

<sup>21</sup> Léon-Gabriel Gros, ✕

<sup>22</sup> Les poèmes de Gilbert Trolliet ont été mis en musique ✕

*Dans la solitude égarée*

*L'artiste et l'artisan*

Entre deux dates dans lesquelles tient toute vie, l'*Itinéraire de la mort* publié d'abord à Marseille en 1932 aux Cahiers du sud et reparu à Genève en 1977, entre ces deux bornes s'est développée la poésie de Gilbert Trolliet, une œuvre de mélodiste et de métaphysicien, avec des enchantements à tout bout de *chant* :

il en va de la « poésie » à formes fixes comme du solfège : il faut en connaître les rudiments pour apprécier ces vers d'une éblouissante virtuosité ; or Trolliet était un maître de la *stychométrie*, l'art et la technique de du vers, tous parfaits (jamais la moindre apparence de cheville, bien entendu), qu'il faut entendre selon les règles — par exemple, pour reprendre les vers que nous avons lus plus haut... :

*Je suis Vaudois*  
*comme on est prince*  
*(Toutes parti-*  
*culE-~~z~~-en moins)*  
*Je ne fleure*  
*pas la province*  
*J'ai vu l'aube,*  
*j'ai fait les foins !*

...selon les règles simples et afin de saisir les rythmes plus audacieux que propose *Le fleuve et l'être* ; par exemple dans le poème intitulé *l'allongement des blés*

*Le remuement de la campagne, de la mer*  
*Et tes bras engloutis sous l'écume ou le sable*

— un alexandrin de tonalité Symboliste, avec la phonation du mot « *remuement* » qui capte cette *musique dans les lettres* que recherchait Mallarmé, est suivi par un alexandrin « anapestique » (découpé en deux l'hémistiches de six syllabes, eux-mêmes redoublés d'une légère césure = quatre fois trois), dans l'exigence classique fondée par Malherbe :

*Et tes bras / engloutis / sous l'écume / ou le sable*

Si « Trolliet a pu être valéryen », comme l'observait Alain Bosquet dans la *Nouvelle Revue française*<sup>23</sup>, ce n'est pas au sens de Mme Delétang-Tardif, autre disciple genevoise de Valéry, pour qui l'abstraction était un boa de plumes, mais dans cette plasticité que Gilbert reçut de Valéry, qui la reçut de Mallarmé, pour

*Cette forme nue en qui l'appel du marbre*  
*Le dispute à la pliante invisible d'un arbre...*

Qu'écrivait-il en 1966 ? est la bonne question : Gilbert Trolliet se remet en cause et, renonçant à la prosodie, rejetant toute convention de forme, recherche dès lors ces « précipités poétiques » qu'il nommait *Textuels*<sup>24</sup>.

<sup>23</sup> Alain Bosquet, *La Nouvelle Revue Française*, n° 285, 1976, p. 82-83.

<sup>24</sup> *Prends garde au jour* (1962), *Laconiques* (1966), *Fabliaux* (1969), *Le Qui-vive* (1975) : « J'appelle *Textuels* des précipités poétiques, énoncés lyriques ou gnomiques sans autre effusion que leur propre poids d'évidence, qui plaideraient volontiers pour une sorte d'indistinction (figurée, mais comme primordiale) du signe et du signifié... L'extrême condensation verbale, qui restitue tout ordre de

## *Le noème chez Trollet, en quatre points*

Gilbert Trollet est de ceux qui renversent brusquement la table, par exigence intérieure, et de sa part en quête de fulgurance. Il pratique alors ce que l'on pourrait appeler une *anastrophe* : un renversement (pour l'instant ce mot n'a qu'un sens médical...) ; ce qui implique de considérer la « poésie » en termes de contenus, et non plus de forme ; en termes de sens et non plus de convention :

l'enjeu de la « poésie » ne tient pas au poème comme objet formel et convention de genre, mais au sens spécifique que l'on propose d'appeler *noème* (au sens grec ancien de *pensée*), une vision du monde qui échappe à son auteur et concerne l'humanité en son principe : quel est-il chez Gilbert Trollet ?

Dans *Autoscopie*, [souvenir d'avoir assisté à cette conférence le soir du 26 avril 1969 à l'Institut national genevois, promenade du Pin en haut de la vieille ville, première rencontre avec Gilbert, présenté par Jean-Théodore Brutsch, poèmes dits par Laurence Ricci ; la voix posée de Gilbert et sa diction parfaite, l'assemblée attentive ...], Trollet rapporte son « premier souvenir, qu'il associe à « l'intersubjectivité » :

« Je me vois, à l'âge où l'enfant a dépassé à peine le stade des premiers pas, parcourir à grand peine un obscur corridor. J'en atteins l'extrémité, j'en ouvre brusquement la porte, et telle un fauve à l'affût m'assaille la lumière. Je ne distingue rien : je suis comme submergé par l'apparition du Jour, l'évidence du jour solaire... C'est le passage (et son saisissement) de la nuit à la non moins mystérieuse clarté du dehors. Souvenir-écran d'une expérience primordiale : celle de la naissance. »

Langue d'investigation, sans complaisance pour le lecteur, « la poésie de Gilbert Trollet n'est point facile, il n'est pas nécessaire d'y trouver une référence aux Chimères (« *La rose en son émoi se compte...* ») pour voir de quelle tradition il se réclame : c'est bien celle du *secret*. » Aussi prenons au mot cette juste remarque de Jean Rousselot (qui publia une anthologie de Trollet<sup>25</sup>) et puisqu'il n'est pas de « secret » à percer littéralement, dans un poème hermétique et virtuose, lisons un passage au hasard, rapidement, sans chercher à comprendre :

*Je fondais sur la pluie et la haute ramure  
Des astres défiée, pères paniques de toujours !  
Je conjurais le vent, l'exil Et toi, tison  
Des nuits, brasier de la distance, j'allais  
Louant ta face échevelée, et sur nous l'Origine  
Faisait désespérer, suffisait à l'espoir.*

Relisons verticalement :

*Je fondais sur la **pluie** et la haute **ramure**  
Des **astres** défiée, **pères** paniques de toujours !  
Je conjurais le **vent**, **l'exil** Et toi, **tison**  
Des **nuits**, **brasier** de la **distance**, j'allais  
Louant ta **face échevelée**, et sur nous **l'Origine**  
Faisait désespérer, suffisait à **l'espoir**.*

### *1. La profusion*

---

grandeur à la dimension de l'intensité pure, rejoindrait ici l'objet poétique et s'identifierait à lui dans l'accord « textuel » de l'expression et du sens » Gilbert Trollet, *Le Qui-vive*, Paris, Éditions Le Hameau, 1975.

<sup>25</sup> Gilbert Trollet, anthologie, par Jean Rousselot ✕

Ces éléments sans rapport entre eux donnent l'exemple de la *profusion*, omniprésente dans l'œuvre de Trollet ; la profusion, c'est l'afflux du monde à l'instant où tout jaillit, survient simultanément, un surgissement qui nous dépasse et que l'on ne peut organiser ; le monde se présente dans cette forme qu'un philosophe genevois (J.J. Gourd) appelait *l'incoordonnable*, qui entraîne la détresse d'une pénétrante lucidité doublée d'un enchantement, la permanence d'un mystère, un dialogue avec l'énigme, « *l'évidence du jour solaire, l'apparition du Jour qui submerge* » que dit *Autoscopie...* : chaque poème répète l'*amoncellement* (un mot récurrent dans l'œuvre, dès *Cadran* :

*Ma vie amoncelé  
Ne sait plus qui je suis...*)

et l'*éblouissement* originel, l'arrivée *au* monde et *du* monde. D'où le sentiment, qui n'est pas feint, de n'y rien comprendre, et c'est pourquoi il n'y a jamais de description dans l'œuvre de Gilbert Trollet : il n'y a rien à voir au monde que la réception de l'éblouissement — émerveillement et angoisse d'être-là.

### 2.L'aube

Le titre d'un livre le clame très haut : *Et l'aube rouvre son poing*. À travers tous les scintillements, éclairs, éclats de la plupart des textes, l'aube est par excellence le phénomène de la profusion éblouissante, l'instant de la (de sa) naissance recommencée, l'aube est à l'œuvre partout —

*Parfois la plénitude cogne :  
L'aube à la vitre, quel moment !*»<sup>26</sup>

La profusion de l'aube, et toute lumière (« assimilée à une vérité essentielle »<sup>27</sup>) suscite une angoisse — c'est le sens du titre *Prends garde au jour*, qui est aussi l'angoisse existentielle de son époque, mais chez lui authentiquement ontologique ; elle exalte simultanément la « rêverie créatrice » dont Gaston Bachelard fait une condition du futur, citant à ce propos Gilbert Trollet dans *Poétique de la rêverie*<sup>28</sup>.

### 3.Le trouble autoscopique

L'antique poète Térence faisait dire à son personnage Parménon : « *Je suis plein de fissures, et par l'une et l'autre je coule et me répands, je laisse échapper mes secrets* » ; dans une traduction involontairement comique du comique latin, un auteur traduisit *je suis plein de fissures* (« *Plenus rimarum sum* ») par « *je suis plein de rimes [rimarum]* »<sup>29</sup> ; à vrai dire, c'est cette interprétation qui conviendrait le mieux à la « poésie » comme mise à jour de la *fêlure* ; et particulièrement à Gilbert Trollet qui ne manquait ni d'humour, ni d'érudition littéraire, et dont le travail poétique fut tout entier d'introspection : car c'est dans la profusion du monde et sa lumière aveuglante que l'identité se trouble, se fêle :

*L'unisson, la journée :  
Menace d'aujourd'hui !  
Ma vie amoncelée*

<sup>26</sup> « La brouette » dans *Blanc sur noir*, Panorama, 1981.

<sup>27</sup> « La lumière assimilée à toute vérité essentielle reste chez le poète présence légère, souvent blessée » Jean-Marie Le Sidaner, « *Gilbert Trollet, une nouvelle évidence poétique*, Les nouvelles littéraires, 6 Novembre 1972.

<sup>28</sup> Gaston Bachelard, *Poétique de la rêverie*, PUF, 1960, p.138.

<sup>29</sup> Térence : « *Plenus rimarum sum, hac atque illac perfluo* », *L'Eunuque* (I, 2, 25) ; Jules Gourdauld, *la Revue des Deux Mondes*, 1<sup>o</sup> mai 1864, p.256, à propos de *Silves* d'Auguste Barbier.

### *Ne sait plus qui je suis*

Telle est la relation de la *profusion* à l'aube, et de l'aube au trouble *autoscopique* : le noème en tout écrit de Trollet. L'émergence de ce *sens* (le noème comme *sens* poétique spécifique) travaille son œuvre tout autant dans les formes versifiées et dans les « textuels » laconiques qui leur succèdent ; autrement dit l'*anatropé*, le passage du classique au laconique, n'éteint pas mais réactive la quête de ce noème, en atteste l'authenticité, et l'approfondit enfin par la question de la place de l'Autre.

#### 4.L'Autre en soi

Il y a des poètes qui s'adressent à la marquise, ou à l'amante, Gilbert Trollet ne s'adresse à personne. À qui parler ? Il n'y a personne en face du poème. Selon une ancienne convention poétique dont il faudrait faire un jour l'anthologie, Gilbert Trollet, dans la première partie de son œuvre, s'adressait... à la Grandeur. Il lui dit : « *Grandeur, ferme tes ailes de clarté.* » Il était l'homme aux prises avec les astres, les herbes, qu'il supplie : « *O feuilles de juin, votre présence qui bourdonne...* Dans *L'aurore qui s'allume*<sup>30</sup>, le Poète parle... aux tulipes : « *Tulipes ! qui régnez dans la pompe...* ». Il en appelle aux « Feux de l'automne » dans *Nouveau Monde*, ou encore : « *Et toi, tison !* » Il s'adresse au tison... Il tutoie le tison. A-t-on jamais parlé aux *silences neufs* ? « *Prenez, silences neufs, une tournure légère* »<sup>31</sup>... Ces appels au monde sont des acclamations autant qu'ils révèlent une solitude totale : c'est-ce sont les *textuels* qui le délivrent :

JE SUIS VOUS

*Regardez-moi*  
*Plus près*  
*Jusqu'à —*

*La ressemblance*

*Jusqu'à la transparence*

*Jusqu'à n'y rien comprendre*

Où est l'Autre ? Il est en soi, fait comprendre ce textuel *Je suis vous*, ainsi que tout le recueil encore inédit dont il est tiré : *Carte d'identité*. Avec cette « acuité introspective et synthétique » (que lui reconnaissait Léon Pierre-Quint dans les *Cahiers du Sud*, à propos de *Vingt poèmes de juin*), le poète fait monter en lui cette réponse à travers la langue et telle est la pensée poétique, ce par quoi le noème participe de la philosophie : cette découverte par le poème de l'autre en soi.

« La découverte de son *moi* amène le poète à pénétrer aussi les âmes étrangères » : c'est par cette pensée de Goethe que Gilbert Trollet ouvrait naguère le tout premier numéro de sa revue *Présence*. Les textuels laconiques ont réalisé le projet de *L'Inespéré* (1949), formulé en un ultime alexandrin caché : « *L'aveu de l'être en nous se*

<sup>30</sup> « Les tulipes », dans *Paysages confidentiels*, éditions de Présence, 1938

<sup>31</sup> Gilbert Trollet, *Itinéraire de la mort*, Cahiers du Sud, Marseille, 1932, p.49

*hâte, inespéré* ». On comprend l'espoir formulé en poésie comme dans la vie : l'espoir d'être avec l'Autre et le monde (selon un terme obsessionnel) *à l'unisson*.

D'où ce petit noème que je dédie à sa mémoire :

*Franchir le mur du soi  
passer du côté de l'autre :  
provenue de l'unisson  
l'intime parole*

### *La difficile légèreté*

Sur la rampe d'escalier qui menait à la mansarde que j'occupais, étudiant à Nancy, m'attendait une lettre de Gilbert, régulièrement, au total environ deux cents lettres<sup>32</sup>. Après avoir publié des inédits de Gilbert Trolliet dans notre revue d'étudiants *le bateau ivre*, nous avons édité à *Encres vives* un recueil manuscrit, *Dire*, précédé d'un *Avant-dire* ; tel est l'afflux de souvenirs auquel je songeais en me promenant dans le parc des Bastions, à l'occasion du film de Natalia Gadzina<sup>33</sup>, revivant un instant ce dîner mémorable chez Gilbert et Nicole à Chêne-Bougerie le 4 août 1969 ; cette visite en compagnie de Gilbert à Ludwig Hohl, qui, dans la cave où il survivait, à la Jonction, hurlait en levant les bras au ciel « *WARUM ?! WARUM ?!* » ;

la rencontre orageuse, aux Pâquis, avec Pierre Louis Matthey, en pleine déchéance, que Gilbert tenait pour un poète important<sup>34</sup> (quoique traducteur déplorable) ; il y eut aussi l'extraordinaire imprimeur et poète Fernand Parisod, avec sa presse à bras dans un hameau du Gros-de-Vaud, qui décidait du titre des livres qu'il éditait selon ses caractères typographiques : & pour Gilbert Trolliet, auquel fit écho mon livre *fi* ; il y eut encore cette soirée de lecture de poèmes à l'institut Florimont, qui s'acheva, toute l'assemblée autour de Gilbert Trolliet, dans la contemplation d'un coucher de soleil sur le Jura...

Rue Gilbert Trolliet, aux Eaux-vives, à Genève, sans doute bien peu de promeneurs savent-ils qui se trouve honoré là ; ce grand poète oublié de ses compatriotes fut aussi un Suisse *exilé*. À Châlons-sur-Saône, terminant sa vie dans sa misère, il n'avait pas le roseau en argent qui servit à Ovide pendant son exil chez les Daces ; Gilbert « vécut son ultime décennie dans la pénurie la plus douloureuse et dans l'indifférence de ses compatriotes », s'attristait Nicole, qui se disait encore « comblée de sa courtoisie, de sa subtile sensibilité d'artiste, de pianiste, de sa pensée philosophique ». Son agonie de quatre-vingt-quatre jours (il souffrait de la même la maladie qui emporta Baudelaire), se déroula, assure-t-elle, en parfaite langue française — sans un *crénom*.

Gilbert m'avait dit : « Ah ! Tu vas faire tes études à Paris ? Alors va voir ma sœur, Manon Novarina. Elle a un fils, mon neveu Valère : il écrit, mais attention : *il ne parle pas !* » Je sonnai un jour de 1971 au 52, rue Raynouard. Manon Novarina ressemblait à Katharine Hepburn, avec certaines intonations de Mistinguett (elle prononçait *une blonde* comme Mistinguett dans *ça c'est Paris*) ; mais une Katharine Hepburn qui jouerait chaque jour *devine qui vient dîner ce soir*, film qui est du théâtre d'ailleurs, avec le même bel appartement et d'incessantes entrées - sorties : Manon était femme de théâtre :

elle m'apprirent que leurs parents, en nommant son frère « Gilbert », espéraient le dédier à la Poésie, par ce prénom du poète Gilbert qui symbolisait la Poésie au XVIII<sup>e</sup> siècle (mais aussi le poète malheureux et rejeté par son siècle...) ; elle ajoutait qu'elle avait fait de même avec son propre fils, en l'appelant Valère afin de le dédier au théâtre : Manon Novarina était ainsi le personnage-clé de l'œuvre de son fils, du neveu de Gilbert, instantanément mon ami depuis ce jour-là, car nous

<sup>32</sup> Enregistrées à la Bibliothèque nationale suisse, Berne.

<sup>33</sup> Natalia Gadzina, « Présence : itinéraire du poète genevois Gilbert Trolliet », fondation de France, 2017.

<sup>34</sup> Gilbert Trolliet, « Pour Pierre-Louis Matthey, dans la livide lumière », *Journal de Genève*, 14 mars 1970.

parlâmes beaucoup dès le premier jour, et cela ne cesse pas, comme dans ce livre, page X, où lui donner la parole —

Alain Borer